

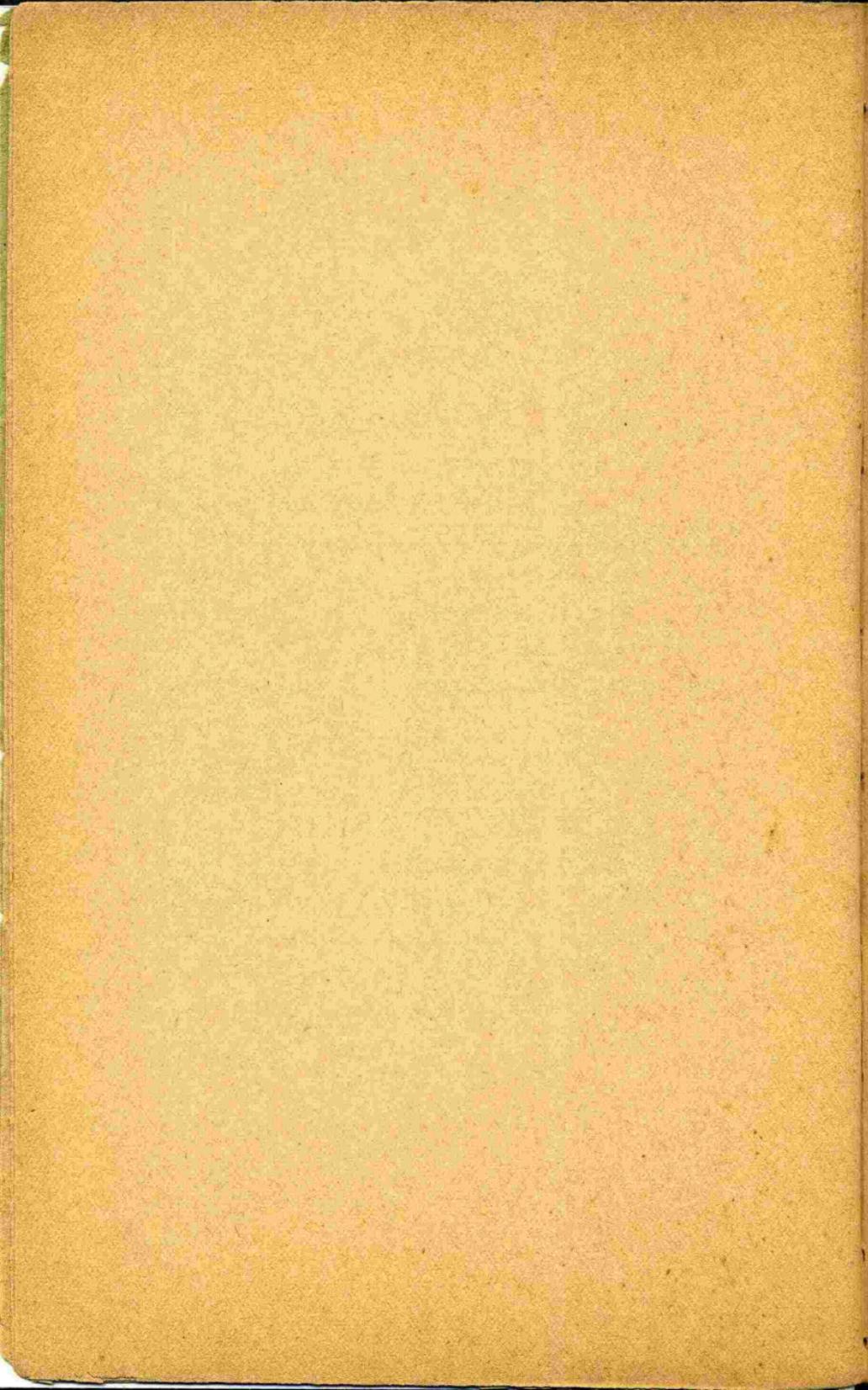
---

VÉNERIE ET CHANSONS DE CHASSE

---

*Conférence faite au Cercle du Luxembourg  
le 15 Mars 1911*

---



Mesdames, Messieurs,

J'ai lu avec beaucoup de plaisir, dans un savant ouvrage (1), que la chasse à courre était d'origine celtique, c'est-à-dire française. Les Grecs et les Romains ne s'étaient servis de chiens à la chasse qu'afin de pousser le gibier vers des filets ou des pièges. Ils ne songeaient pas à le prendre à force.

Les Gaulois ont donc été les fondateurs de la vénerie, ils en ont fait un plaisir noble par une sorte d'égalité dans la lutte et surtout par le dédain de tout profit.

La vénerie des belles époques se présente à nous comme une école de politesse et d'élégance, d'énergie et de bravoure. L'homme, à l'aide du cheval et du chien, poursuit les animaux sauvages, il lutte contre eux de vitesse et de ruse, mais tout cela se rattache à des mé-

---

(1) *La Chasse à courre en France*, par J. La Vallée.

thodes, en quelque sorte à des lois, dont la connaissance, indispensable et complète, exige beaucoup de pratique et d'études.

Un des premiers traités de vénerie fut celui que Gaston Phœbus écrivit en 1387. L'année suivante, un gentilhomme, Hardouin de Fontaine, composa le *Trésor de Vénerie*, poème dont le second chant, très pittoresque, est tout entier consacré à l'art de corner. On y trouve les sonneries ou plutôt les *cornures* en usage au xiv<sup>e</sup> siècle. Il n'est point là question de nos fanfares, puisque l'oliphant ou cornet ne rendait guère qu'une seule note.

On a eu raison de dire que tous les grands hommes des époques héroïques ont été chasseurs.

Au Moyen-âge, les seigneurs, les prélats, les princes et les rois chassaient ; plus tard même, après Jacques du Fouilloux, Charles IX put dicter à M. de Villeroy, son secrétaire, un livre où se trouvent rejetées toutes les fables antiques touchant les habitudes du cerf et nettement réfutées les erreurs de du Fouilloux, quant aux chiens. C'est de l'érudition tout à fait royale ; elle apparaît en vingt-neuf

chapitres, dont le dernier a pour titre : *Comment il faut hausser le nez à son chien...*

En passant, il convient de mentionner le discours de l'*Antagonie du chien et du lièvre*, écrit sous le règne d'Henri IV par l'évêque de St-Malo, Jean du Bec, titulaire de l'Abbaye de Mortemer, non loin de la forêt de Lyons, en Normandie. Sous les règnes de Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, Salnove, Le Verrier de la Contrie et d'Yauville ont écrit de savants traités. Celui de d'Yauville correspond aux épopées cynégétiques du XVIII<sup>e</sup> siècle. Jamais à la chasse, on ne vit à la fois plus de science et d'apparat, plus de vigueur et d'entrain. C'est l'époque où Dampierre compose la *Retraite manquée* qui nous montre, en un paysage de brume ou de pluie, la tristesse des buissons creux ; où Louis XV lui-même unit la grâce à la mélancolie dans cette jolie *Quatrième Tête* que toutes les méthodes de trompe lui attribuent.

Nous voici donc, après un court préambule, arrivés aux fanfares dont j'ai dessein de parler.

Ces fanfares, d'où viennent-elles ? Comme

il y en a d'anonymes et de fort belles, peut-on les rattacher aux mélodies qu'autrefois le peuple adoptait ? Sont-ce des chants traditionnels qui se rattachent, comme le chant grégorien, aux mélopées de l'ancienne Grèce ? Elles n'ont pu, dans tous les cas, vivre dans la conque où beuglait Misène, ni dans les huchets ni dans les oliphants. Elles ont été chantées, fredonnées de siècle en siècle et c'est la voix humaine qui les a transmises à la trompe, à celle dont M. de Saint-Simon, père de l'auteur des *Mémoires*, sonnait si bien qu'il pouvait l'offrir au Roi sans avoir à en essuyer l'embouchure.

« Au treizième siècle, dit Elzéar Blaze, on s'entendait à la chasse, non par des airs, mais au moyen de notes isolées plus ou moins longues, plus ou moins brèves ou multipliées, qu'on obtenait en soufflant dans une corne ». Cela n'infirme en rien l'antériorité de certains airs de chasse, sur lesquels, de temps immémorial, on a greffé des paroles, d'ailleurs les plus grivoises et les plus nulles qui soient. Alors que tant de poésie déborde du folk-lore, la chasse, qui ressemble pour-

tant à la vie, puisqu'elle est une course à la mort, la chasse dont la musique a si magnifiquement reconstitué le drame, — n'a pas eu de poète. Des prosateurs brillants, des spécialistes passionnés, des conteurs admirables, comme ce marquis de Foudras qui fait revivre à nos yeux les splendeurs du XVIII<sup>e</sup> siècle ; de poètes, point.

Je prends la *Curée aux Flambeaux*, où les valets de pied en grande livrée, bas de soie et poudrés, tenant en main des torches, étaient alignés, de quatre mètres en quatre mètres, des deux côtés de la dépouille, cependant que les trompes sonnaient pour charmer l'assistance, eh bien, nul poète ne l'a décrite. Quant à la *Curée Chaude* au bord de quelque étang, vers le crépuscule, ou dans le soir anxieux, alors que les sonneries, mêlées aux hurlements de la meute, se déploient dans la vallée ou montent vers les collines, voici les vers qu'elle a inspirés :

Le cerf a vécu,  
Nous l'avons vaincu :  
Mais je suis fourbu

D'avoir tant couru.  
Sur l'herbe étendu,  
Le ventre fendu,  
Qu'un bâton fourchu  
Tire son forhu.

De leurs cris aigus  
Nos chiens éperdus  
Saluent le menu  
Qu'ils ont obtenu.  
Son filet charnu  
Chasseurs, vous est dû,  
Je suis convaincu

*Qu'il sera dodu.*

Dans le recueil où j'ai trouvé cela figure un portrait du marquis de Dampierre. Il est en habit de gala, debout, la main droite gantée, la gauche, nue, longue et fine, s'appuye à un fragment de roche ; derrière, une perspective d'eaux et de forêts. La trompe à laquelle Dampierre a donné son nom, le prend tout entier dans sa grande courbe. Le front s'étale sous une perruque sobre, les yeux sont émerveillés, le nez puissant et charnu tombe sur des lèvres que l'embouchure a gonflées.

C'est Marc-Antoine, écuyer, chevalier, seigneur de S<sup>te</sup>-Agathe, marquis de Dampierre, premier gentilhomme des chasses et plaisirs de Sa Majesté, commandant de l'équipage du daim et capitaine des gardes de S. A. Mgr le Comte d'Eu en son gouvernement du Languedoc. C'est le Prince des Sonneries, l'auteur de la *Vue*, des deux *Hallalis*, du *Sanglier*, du *Chevreuil*, de la *St-Hubert*, de la *Fontenay*, de la *Conti*, de la *Petit-Bourg*, de la *Grand-Condé*, du *Laissé-Courre Royal*, c'est le puissant évocateur de la *Retraite manquée*, celui dont personne n'a retrouvé l'accent, plus exactement : le ton de vieille vénerie, eh bien, voici comment un rimeur de cette époque (et non Louis XV, comme on l'a dit), salue la mémoire d'un aussi grand homme :

Imités ce parfait chasseur.  
Animé d'une noble ardeur,  
D'un grand Roy serviteur fidèle,  
En tous tems lui prouvant son zèle :  
La Parque a terminé ses Jours ;  
Que n'a-t-il pû vivre toujours.

Si les versificateurs de ce temps-là pouvaient encore insinuer qu'ils mangeaient mal, mais pas du tout. La vénerie et la cuisine entretenaient alors de belles rivalités. On mangeait des carpes de quinze livres passées au bleu dans du Clos-Vougeot presque centenaire. Il y avait pourtant là des sources d'inspiration.

Je sais bien que le cardinal Castellesi a écrit en vers latins un petit poème sur la chasse, mais comment se fait-il qu'au xv<sup>e</sup> siècle, quand Amédée de Savoie fut proclamé Pape, après avoir fondé dans sa retraite de Ripaille une confrérie de religieux qui s'occupaient de vénerie, de prières et de cuisine, comment se fait-il que, le jour où la tiare fut offerte au Prieur, aucun moine n'ait jeté de fanfare au vent ?

Chose plus étonnante, en France, dans le duché d'Alençon, aux confins du Perche et de la Normandie, terre si favorable aux grands animaux que le Marquis de Chambray a pu de nos jours assister au 2.466<sup>e</sup> halali sur 2.469 prises ; — en forêt de Perseigne, où Marguerite de Navarre traînait à sa suite

des seigneurs et des prélats, des hellénistes et des poètes, pas un couplet n'est venu fixer l'heure délicieuse où la reine fit faire elle-même la *Curée Chaude* devant une vieille abbaye. C'était, j'imagine, le 22 février 1530. Rentrée le soir au château d'Alençon, Marguerite offrait à souper à ses compagnons de chasse. Elle avait sur ses cheveux blonds une couronne de perles, que surmontait la couronne ducale, ornée de quatre fleurs de lis ; elle portait une robe de velours bleu dont les manches laissaient les bras à découvert en pressant la saignée avec leurs agrafes de diamants. Il y avait là Jacques de Silly, évêque de Séez ; Gérard Le Roux, prédicateur de la Reine ; Hugues Salel, abbé de St-Chéron, traducteur d'Homère ; Melin de St-Gelais, Guillaume du Mayne et Clément Marot. Sur la table : des membres de mouton, des longes de veau, des chapons du Mans, des poules de Crèvecœur, des pâtés, des assiettes de fruits et ce petit vin des collines de Beaumont, si propre à délier les langues. Et pas un poète ne s'est levé, comme je vais le faire tout à l'heure, pour chanter les *Adieux*

*de Paimpont* ou la *Forêt de Perseigne* que cette belle reine avait, le jour même, si hardiment chevauchée ! C'est à désespérer, Mesdames, de la galanterie française.

Toutefois, n'exagérons pas : vénerie et galanterie vont ensemble. Dans les récits de chasse, lorsque la femme apparaît, elle est toujours honorée et même obéie. Voici, parmi tant d'autres, un joli fragment qui le prouve (1).

« — Lequel de vous, messieurs, est le comte de Foudras — demanda madame de Brého en promenant sur nous son vif et limpide regard — toujours un peu dédaigneux, bien qu'il cherchât à être bienveillant.

« Je levai respectueusement mon chapeau et je fis faire quelques pas à mon cheval.

— Vous êtes le neveu du marquis de Bolo-

---

(1) *Les Veillées de Saint-Hubert*, par le Marquis de Foudras.

gne ? — me demanda gracieusement la comtesse.

— Et son gendre, madame.

— Alors vous me ferez l'honneur de m'accompagner aujourd'hui pendant toute la chasse. Laforêt, vous vous chargerez de Monsieur le comte de Mazelière et vous, Hubert, de Monsieur le chevalier de Riencourt... Et maintenant, du silence, Messieurs, car nous ne sommes qu'à dix minutes de ma dernière brisée.

« Nous partîmes, et les dix minutes n'étaient pas écoulées que nous arrivions sur la lisière d'un épais taillis situé sous la chaussée d'un étang. Le sol en était humide et fangeux, l'accès en paraissait presque impossible, tant les plantes aquatiques mêlées aux pousses vigoureuses du taillis formaient un inextricable réseau qui s'élevait à dix pieds de hauteur environ. Aucun chemin, nul sentier si petit qu'il fût, ne pénétrait dans cette enceinte : C'était à s'étonner qu'un sanglier même ait pu la percer.

« Madame de Brébo, suivie par moi, marchait à notre tête ; arrivée à sa brisée, elle

s'arrêta et mit pied à terre. Je voulus prendre la bride de sa jument ; la comtesse me fit signe pour me dire que c'était inutile et que sa bête ne bougerait pas.

« La meute était sur nos talons, et à mon grand étonnement ne montrait aucune impatience d'agir : on eût dit qu'elle avait entendu l'ordre donné par la comtesse de garder un profond silence.

« Sur un geste, Laforêt découpla. Les douze chiens percèrent le taillis et disparurent bientôt ; alors Madame de Brého dégagea une trompe d'argent qu'elle avait passée à son cou au moment de monter à cheval, et elle ôta ses bottes à chaudron : Je revis les bas bleus et les souliers mignons.

« Deux ou trois minutes s'écoulèrent.

« Enfin, un formidable hurlement s'éleva des profondeurs du taillis et se prolongea sans s'éloigner. Evidemment les chiens avaient trouvé le sanglier dans sa bauge, et le drôle ne voulait pas, selon toute apparence, la quitter à la première sommation.

« Madame de Brého emboucha sa trompe, et sonna quelques tons pour chiens avec une

vigueur et une netteté remarquables ; puis elle s'écria : *Il est là ! il est là ! tenez bon, mes toutous !*

« Les hurlements reprirent avec une nouvelle force, et il s'y mêla quelques cris aigus qui nous firent supposer que le sanglier faisait tête et avait peut-être même déjà blessé des chiens.

— Que personne ne bouge sans ma permission — dit la comtesse avec toute l'énergie du commandement et de la résolution. — Vous, monsieur de Foudras, suivez-moi. Je veux que le gendre du marquis de Bologne puisse dire à son beau-père de quelle façon je m'y prends pour mettre sur pied un sanglier décidé à dormir la grasse matinée.

« J'étais descendu de cheval en même temps que la comtesse, et, comme je n'avais pas de bottes à chaudron à ôter, je fus immédiatement prêt à la suivre partout où elle jugerait à propos d'aller.

« Elle tendit devant sa tête, à la hauteur de ses yeux, sa main droite qui portait sa trompe, et elle s'engagea dans le taillis juste à l'endroit où ses chiens étaient entrés.

« Les hurlements de la meute, les grognements du sanglier étaient devenus féroces, et formaient un concert magnifique et terrifiant à la fois. En dehors du massif, deux chiens gisaient sur le gazon : l'un rendait le dernier soupir sans pousser une plainte, l'autre contemplait d'un œil stoïque ses entrailles qui sortaient de son flanc. Ce spectacle aurait dû attendrir la comtesse ; mais elle ne parut pas le remarquer, et elle conserva le calme d'un homme de guerre pour lequel les morts et les mourants ne sont rien.

— Il faut pourtant en finir — dit-elle comme si elle se parlait à elle-même — cette plaisanterie a duré assez longtemps.

« Et elle jeta sa trompe pour tirer son couteau de chasse, ce qui fut, sur mon honneur, bientôt fait.

— Est-ce que vous voulez entrer là, madame ? — dis-je à mon tour en frémissant.

— Il le faut bien, puisqu'il ne veut pas en sortir.

— Je ne le souffrirai pas !

« Elle haussa les épaules et elle se mit en marche.

« Ce colloque avait attiré l'attention du sanglier, qui comprit qu'il allait avoir de nouveaux adversaires à combattre. Savez-vous alors ce qu'il fit ? Il se dressa sur ses pieds de derrière, comme un cheval qui se cabre, et j'aperçus sa tête monstrueuse et son regard flamboyant au-dessus des plus hautes branches du massif dans lequel Madame de Brého allait pénétrer malgré mes supplications.

« Je me jetai à ses genoux, et, ma foi ! j'entourai sa taille de mes deux bras, sans arrière-pensée, je le jure.

— Laissez-moi, monsieur ! s'écria-t-elle en frappant la terre du pied avec rage — J'ai résolu d'entrer là-dedans, et ce ne sera pas vous qui m'en empêcherez.

— Eh bien ! madame, j'y serai avant vous !

— C'est ce que nous verrons — répliqua-t-elle en me repoussant avec une force dont je ne l'aurais jamais crue capable.

« Je tombai à la renverse, et avant que j'eusse pu me relever, l'extravagante avait disparu en criant : « *Tenez bon, mes toutous !* »

« Que fit-elle ? que se passa-t-il ? je n'en sais rien ; mais, moins d'une minute après, j'entendis comme le bruit de la chute d'un corps pesant dans l'eau, et je vis le sanglier qui traversait la mare à la nage ; les chiens valides s'y jetèrent immédiatement après lui : il était lancé.

« Au même instant, la comtesse reparut. Elle était calme, souriante, et venait tout bonnement chercher sa trompe qu'elle avait, comme je l'ai dit, jetée sur l'herbe.

— N'êtes-vous pas blessée, madame ? — m'écriai-je en me précipitant à sa rencontre.

— Je vous dirai cela ce soir.

« Et elle sonna la vue, puis la fanfare du sanglier, puis le lancer, et enfin elle cria de découpler le reste de la meute.

— Maintenant courons à nos chevaux — dit-elle — Si on ne serrait pas cette méchante bête de près, elle recommencerait à faire tête aux chiens avant dix minutes. Monsieur de Foudras, je vous ai secoué un peu rudement — continua-t-elle en me tendant affectueusement la main. — Touchez là, et n'en parlons plus ; mais n'y revenez pas, ou je me

---

fâcherais tout de bon. Vous m'avez pressé la taille à m'étouffer... Je suis très délicate. »

Cette femme « délicate » quoique distante et même un peu hautaine, était adorée dans son pays. C'est Monsieur de Foudras qui l'affirme. Dans tous les cas, on pourrait mettre en tête de ce vivant tableau : *Chasse réservée*. En voici une autre, plus tumultueuse, que j'ai retrouvée dans mes notes. Ce n'est point un compte rendu, mais une description. Le compte rendu de chasse doit toujours être d'une extrême sobriété, il ne s'accommode ni des éloges pompeux ni des mots ronflants, il lui faut la double exactitude des faits et d'un vocabulaire dont les termes n'ont pas d'équivalents. Le poète est plus libre en ses reconstitutions. Celles-ci datent de l'époque où le Marquis de Chambray me fit l'honneur de descendre chez moi, avec son équipage :

« Il y a des contrées, comme à Saint-Evroult, dans l'Orne, où les paysans quittent leurs travaux, lorsque le bruit des fanfares

parvient à leurs oreilles ; ils accourent et se mêlent à la chasse, dont ils suivent passionnément les péripéties.

D'autres, mieux avertis, gens des hameaux et des villages, médecins, pharmaciens, vétérinaires, bourgeois, ouvriers, commerçants des bourgades voisines, enfants pour une trôte sylvestre échappés des écoles, tous ayant d'avance obtenu des informations sûres, arrivent en masse à l'heure de l'attaque. C'est toute une contrée qui s'invite ; la bonne grâce du marquis implique tacitement pour eux le droit de suivre, de parler, de sonner de la trompe, d'intervenir à tout bout de champ pour coopérer à la prise. Ils connaissent le terrain. Il y a parmi eux des braconniers qui s'improvisent valets de chiens, qui montent la garde aux relais, découpent, suivent l'animal à fond de forêt, tendent l'oreille aux abois du gros de la meute et remettent sur la voie les jeunes chiens qui clabaudent. Ce sont des collaborateurs auxquels M. de Chambray sourit. Ils le saluent très bas et semblent ravis quand il sollicite d'eux quelque renseignement.

A Saint-Evrault, on voit des cavaliers inconnus, bizarres, fantastiques, se mêler à ceux de l'équipage. Le pur-sang, le demi-sang, le percheron, le *hourtu* ou cheval des bois, trottent ou galopent côte à côte. Les uns portent des grands seigneurs, des invités de marque, des amazones ; les autres soufflent, ruent, reculent, bondissent et filent sous l'éperon, la cravache et les cris des jeunes fermiers qui les montent, des gros propriétaires qui les écrasent. On voit des meuniers sur leurs mules. Et des meunières, blanches de farine, le bonnet de coton sur l'oreille.

A pied, tout un peuple. Les uns guettent, les autres courent. Mais tout le monde suit, de l'œil, de l'oreille ou des jambes. Le plus grand nombre boit, car, au bout des lignes, à la croisée des routes, sous des tentes de grosse toile, on verse du café, on vend du cidre. Et quand la chasse revient, lorsque les bien-allés se rapprochent, quand on perçoit les premières notes de cette fanfare joyeuse appelée la *Vue*, en un clin d'œil et sans bruit les tentes se vident. On sait que l'animal de

chasse n'est pas loin, qu'il arrive, qu'il va sauter, là, par cette brèche, en une déclivité de la route. C'est *le passage*.

En effet, le cerf saute, il apparaît, le mufle dilaté, les yeux grands ouverts, la ramure couchée sur le col, toute sa robe assombrie par les sueurs de la course. Il est presque noir.

Les chiens se récrient, une fanfare éclate, des galops retentissent, une voiture apparaît, celle du vieux marquis, du chef, dont le regard infailible a tout vu. Des paysans lui font signe, ils courent vers lui, la bouche pleine de renseignements inutiles. Toutefois, il les remercie ; doucement, il les engage à se taire. La meute passe, blanche, orangée, hurlante, le piqueur suit, penché sur son cheval. Autrefois, c'était Louis, le célèbre Louis, dont la voix, plus sonore et plus haute que les trompes, ralliait les chiens, effrayait les fauves : Louis qui, la trompe aux dents, sur la lande, au cœur des fourrés, improvisait le *bien-allé* terrible et clair dont les tayautés puissants frappaient au loin les oreilles de l'homme et du chien. Quant il passait, tou-

jours furieux, soulevant sa cape à l'approche d'un maître ou répondant à l'admiration des curieux par des gestes et des cris, on l'eût pris pour un faune en colère, pour le dieu des bois, surgi dans le soleil. Il « piquait », la tête enfoncée aux épaules, le corps balancé, couchant la bruyère, ployant les cépées, rentré dans son domaine et marchant droit à l'étang où l'animal de meute, tirant la langue et portant la hotte, entrait déjà dans l'eau sous les clameurs de la foule. »

Monsieur de Chambray, mort en 1910, se comportait à Saint-Evroult de la même façon que Louis XV à Compiègne, quand ayant pris, en rivière d'Oise, un dix-cors sous un pont, le Roi voulut que toute la ville profitât de ce beau spectacle.

C'est la chasse populaire, comme on la faisait dans les Gaules. Toutes les classes s'y trouvent mêlées, sans jalousie, dans un mouvement pittoresque où la foule, emportée et joyeuse, ne se montre pourtant jamais familière. Son vieil instinct la discipline. Elle est ici ramenée à sa fonction primitive : attaquer

l'ennemi et faire la guerre sous un chef. A Saint-Evroult, le Chef était prestigieux et quasi légendaire. C'était l'homme qui, dans les dix-huit forêts de trois départements, sur cent mille hectares, depuis plus de cinquante ans, montrait au peuple sa tenue verte et les chiens blancs du Roi. A cheval, le marquis de Chambray, avec sa cape noire, son nez puissant et incliné, sa barbe en pointe, semblait venir de la seconde époque des Valois. C'était un féodal, un grand seigneur accessible, escorté par des paysans, par des forestiers, j'allais dire par des nobles, tant il y avait chez eux de libre consentement et de politesse traditionnelle.

Tout cela, hélas ! a diminué ; le peuple est devenu méfiant. On l'a, jusqu'au fond des campagnes, atteint dans sa foi, comme on l'a dans les villes dépouillé de sa puissance corporative. Il est donc affaibli, mécontent et inquiet. Sauf exception, il ne chante plus. Mais notre terre est celle du miracle historique ; la race n'est pas condamnée et la tradition n'est qu'interrompue. Il faut la renouer, partout, aux champs comme à la ville, dans

les équipages et les ateliers, au théâtre, à l'auberge et même au café. Le peuple est spontané, généreux, chevaleresque ; il suffit de frapper sur son âme pour que tous les échos de la vie ancestrale s'y réveillent. Donnons à notre pays ce qu'il aime : le rêve et la mélancolie, avec de brusques élans vers la conquête et la joie, l'héroïsme et le rire. Faisons la guerre aux mauvais refrains, en multipliant les bons, en nous efforçant de mettre, çà et là, quelque honnête chanson sur les lèvres des hommes.

Et voilà que je pense, Mesdames et Messieurs, à ce petit gâs de mon village qui, l'autre soir au crépuscule, en bordure de forêt, chantait comme un perdu :

#### A demain

La nuit tombe, tout s'efface,  
Les champs, les bois et le chemin...

Il ne savait pas que l'auteur des paroles était là, caché derrière une cépée et guettant la bécasse. Le petit paysan ne se doutait pas

non plus de l'émotion que sa voix, claire et juste, éveillait en moi.

Je vais chanter aussi, moins bien, comme un vieux Trouvère dont la voix est affaiblie et qui, fort intimidé, compte beaucoup sur votre indulgence.

